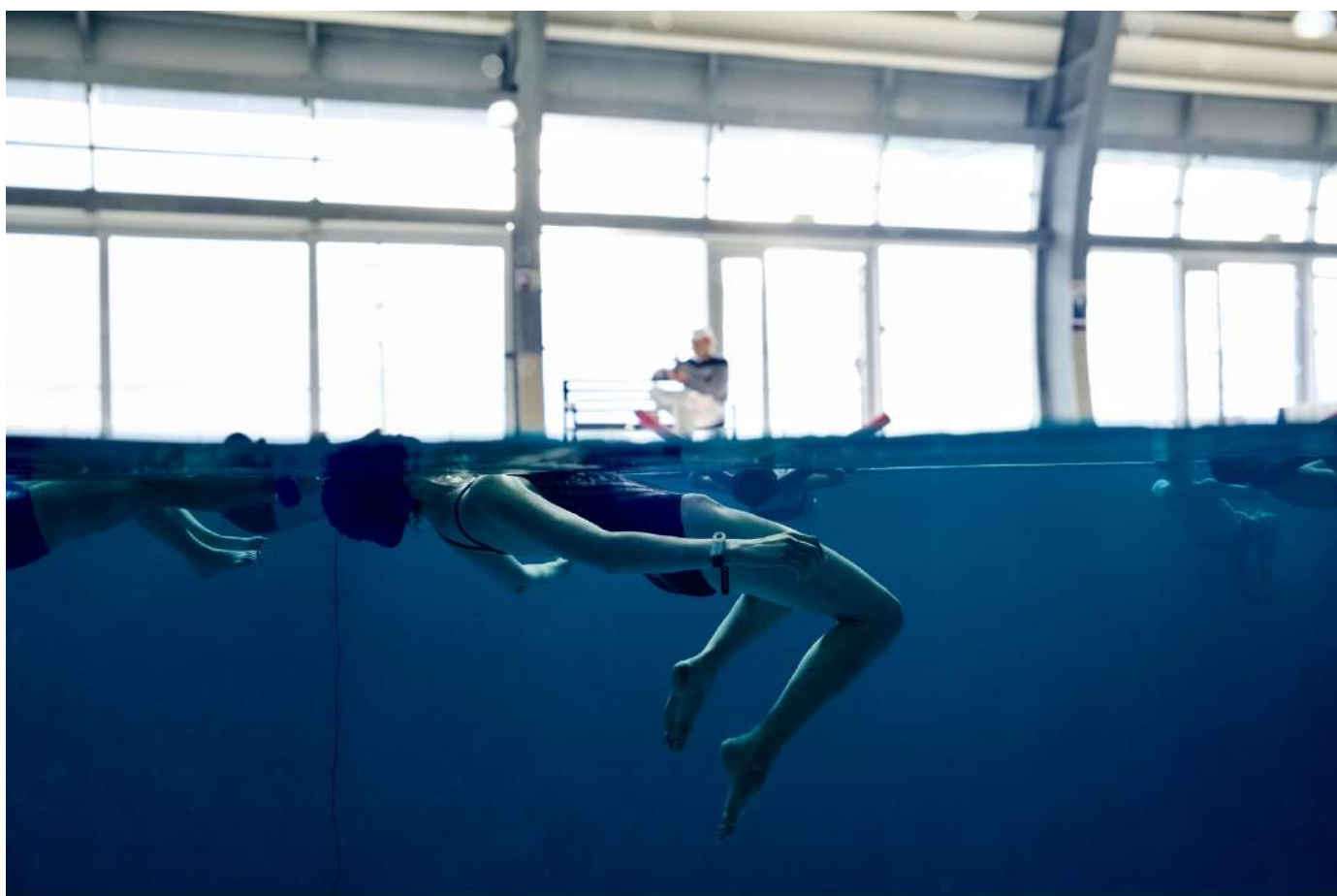


l'Usine

Centre national des arts de la rue et de l'espace public
Tournefeuille / Toulouse Métropole



© Agathe Poupeney

DOSSIER DE PRESSE
juin 2022

SOMMAIRE

page 3

**Le Théâtre de l'Unité – *La Nuit Unique*
vendredi 3 juin 2022 à 22h30 – l'Usine**

page 6

**Pierre Sauvageot – *Water Music*
samedi 16 juin 2022 – Tournefeuille**

page 9

**Collectif BallePerdue / Marlène Llop – *I'm not Giselle Carter*
vendredi 17 et samedi 18 juin 2022 – l'Usine**

LE THÉÂTRE DE L'UNITÉ

La Nuit Unique

Enfin l'occasion de passer une *Nuit unique* en compagnie du mythique Théâtre de l'Unité. Deux ans que nous avons prévu de programmer ce spectacle hors cadre. Il est enfin temps de s'allonger et de se laisser bercer par la folle poésie d'Hervée de Lafond et Jacques Livchine et par la contrebasse de Fantazio.

Avec La Nuit Unique, venez passer une nuit entière avec les complices audacieux du Théâtre de l'Unité. Cette compagnie pionnière et mythique du théâtre de rue, fondée en 1968, nous offre une performance hors du commun où se mêlent poésie, théâtre, chant, musique.

Dix interprètes partagent avec vous, le temps d'une traversée nocturne de sept heures, un voyage aux confins du sommeil. Au cours de la nuit, plusieurs états alternent : s'assoupir, s'endormir, rêver, rester éveillé... Les récits bercent et nous confondent peu à peu entre le rêve et la réalité, la vie et le théâtre... Qu'est-ce que la nuit si ce n'est cette parenthèse hallucinatoire, discontinue, fragmentaire d'images et de fantasmes ?

La Nuit Unique est un spectacle intime qui s'installe en nous avec le charme des confidences et la nostalgie des souvenirs.



©Fanny Girod

LE THÉÂTRE DE L'UNITÉ

La Nuit Unique

vendredi 3 juin 2022 à 22h30
à l'Usine

en extérieur
repli en intérieur en cas de mauvais temps
durée : 7h – tout public
tarifs : 3€ / 5€ / 10€
sur réservation : www.lusine.net

LE THÉÂTRE DE L'UNITÉ



C'est en 1972 que de la rencontre vraisemblablement inopinée mais néanmoins vraisemblable entre Jacques Livchine (formé au cours Simon puis à l'université internationale du théâtre et à l'institut d'études théâtrales de Censier), Hervée de Lafond (qui a flirté avec les études de cinéma avant de passer au théâtre) - deux acteurs de ce que l'on nommait alors le jeune théâtre- et le scénographe- décorateur Claude Acquart allait naître le théâtre de l'unité. Aventure qui rendrait indémaillable la complicité entre les trois susnommés. Ils frisaient alors la trentaine.

Comme le nom l'indique le théâtre de l'unité c'est d'abord une équipe. Plus soudée dans le risque que dans le savoir- faire, plus soucieuse d'inventer que de faire carrière, plus prompte aux élans kamikazes qu'à l'autosatisfaction. Comme son nom ne l'indique pas, le théâtre de l'unité

pratique un théâtre de la plus extrême diversité. Car si on veut les résumer dans une formule on ne peut guère parler que d'un théâtre qui ne tient pas en place. Ils tournent dans le monde entier : Corée, Chine, Canada, USA, Danemark, Portugal, Italie, Pologne, Belgique, Angleterre, Allemagne, Islande, Russie, Estonie, Israël, Australie, Nouvelle Calédonie, Guyane etc.

Leur spectacle le plus emblématique, c'est la *2 CV théâtre* (1977). Un acteur à l'avant, deux spectateurs à l'arrière qui assistent, exactement aux premières loges, à une histoire proustienne de huit minutes, au milieu du grand rituel théâtral : ouvreuse antipathique, pompier de service, garde républicain. Dans ce plus petit théâtre du monde, ils parvenaient à résumer ce qu'était pour eux le théâtre : connivence,

complicité, élitaires-populaire, cocon dans le monde et à l'abri du monde.

Gens de dialogue social et de théâtre à l'emporte-pièce, ils éprouvent le besoin de se confronter à une ville, une population, et leur implantation dans la ville nouvelle de St Quentin en Yvelines (1978-1985) leur donna satisfaction. Ils y inventèrent de multiples pièces, mais aussi la grande fête d'un jour : le carnaval des ténèbres.

Loin d'être sensible à l'attraction parisienne, le théâtre de l'unité s'en est radicalement éloigné en 1991 en s'installant à 487 kilomètres de là, dans l'Est de la France, à Montbéliard, haut lieu des usines Peugeot."

Ici plus de bataille médiatique, plus de bataille de reconnaissance, disent-ils, peut-être la vraie vie, très pleine, face à des vraies gens ". Or donc à Montbéliard ils ont ouvert cette année -là et le plus sérieusement du monde, le premier centre d'art et de plaisanterie de France, établissement sans doute unique qu'ils définissent

comme une "espèce d'institution anti-institutionnelle". Ils y reprirent quelques-uns des succès qui avaient assis leur réputation, y inventèrent une grande fête, le réveillon des boulons, firent fleurir de nouveaux concepts comme la surprise champêtre, les thés musicaux, les académies des saveurs, et des événements dont eux seuls possèdent le secret - les sardanapales, la fête du malheur, la plus mauvaise pièce de l'année, sans oublier leur culture de l'insolence qui les a très vite fait connaître dans la ville comme des empêcheurs de tourner en rond, surtout le sénateur maire qui un jour en voulant faire un discours se trouva propulsé à vingt mètres de hauteur au bout d'un élastique.

Neuf ans après, considérant qu'ils ne se renouvellent plus assez, ils vont fonder leur camp N° 8 dans les anciennes filatures Japy à Audincourt, où ils comptent inventer un nouveau concept autour de la fête et du populaire, si décrié ces temps -ci.

Valérie de Saint Do

www.theatredelunite.com

+++ Une histoire à lire plus en détails sur le site d'Artcena

www.artcena.fr/actualites-de-la-creation/magazine/portraits/theatre-de-lunite

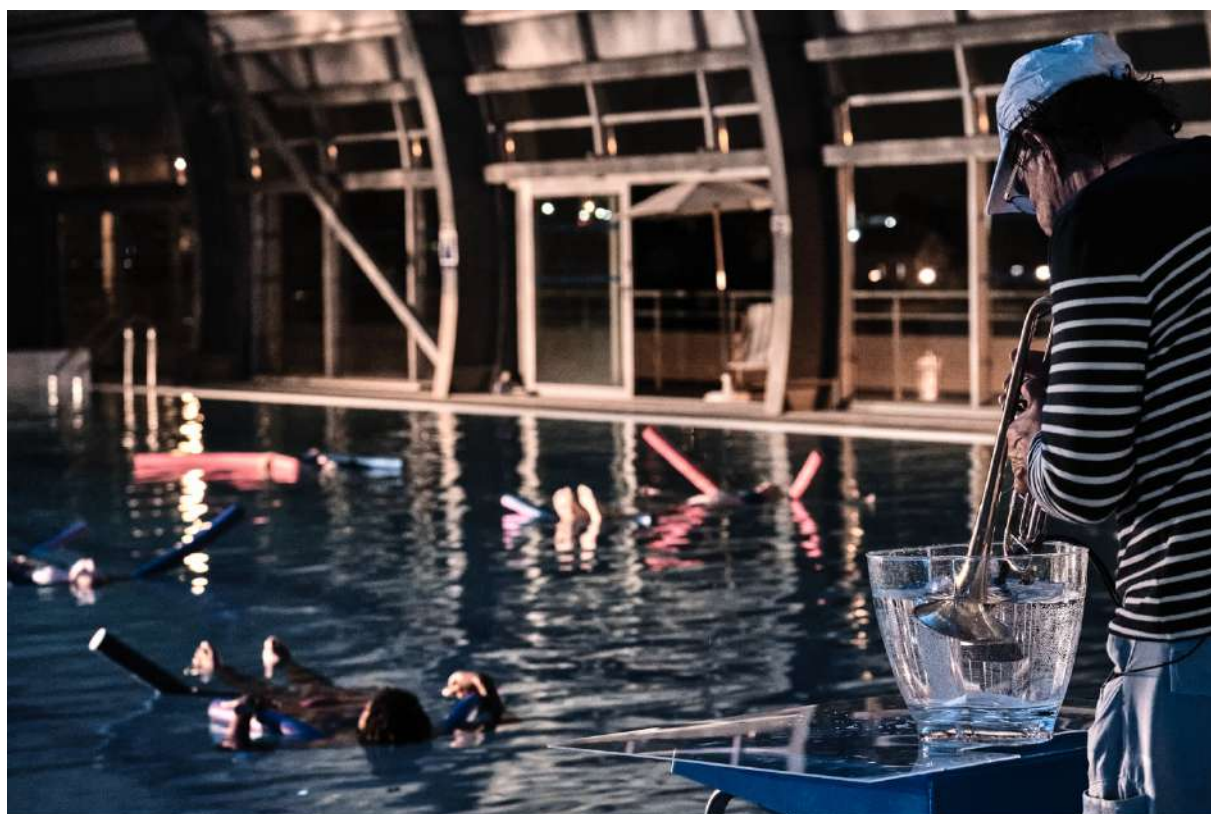
PIERRE SAUVAGEOT

Water music

Après *Immersio* en avril dernier, l'Usine vous invite à vivre une nouvelle expérience musicale subaquatique aux côtés de Pierre Sauvageot. " En solo sous l'eau ", écoutez une pièce composée et interprétée par ce musicien aguerri aux lieux, espaces et contextes hors norme.

En italien, entendre se dit *sentire*. Ici, les oreilles immergées, vous allez sentir la musique, ressentir autant qu'écouter les vibrations. Sous l'eau, nous sommes submergés par le son qui nous envahit. Les distances sont abolies, l'infiniment grand et l'infiniment petit se rejoignent au creux de l'oreille.

Entre l'absence de pesanteur, le texte musical, l'utilisation d'objets marins et d'instruments insolites, tout concourt à une écoute intime et profonde.



© Agathe Poupeney

PIERRE SAUVAGEOT

Water music

samedi 11 juin 2022
à 17h, 18h, 20h et 21h
Tournefeuille
Piscine L'Oasis
Base de loisirs La Ramée

en intérieur
durée : 1h – tout public sachant nager
tarifs : gratuit + entrée piscine
sur réservation : www.lusine.net

PIERRE SAUVAGEOT

Biographie

Compositeur éclectique et atypique, Pierre Sauvageot a fait de l'espace public le texte, le contexte et le prétexte de son travail. Depuis les années 80, il poursuit son écriture singulière de compositeur pour l'espace public jalonné de nombreuses créations, dont le récent *Grand Ensemble*, un dialogue entre un immeuble et un orchestre symphonique. Pierre Sauvageot est nommé en 2001 à la direction de Lieux publics, pôle européen et centre national de création en espace public installé à la Cité des arts de la rue dans les quartiers nord de Marseille.

Il crée également le réseau européen IN SITU en 2003, plateforme européenne pour la création artistique en espace public qui a soutenu à ce jour plus de 200 artistes européens. De 2019 à 2021, Pierre Sauvageot est membre du jury des Capitales Européennes de la Culture (ECOC, European Capital of Culture).

Les débuts

Après des études secondaires classiques (lycées Montaigne et Louis-le-Grand, Paris), Pierre Sauvageot arrête volontairement le lycée en terminale et initie une des toutes premières fanfares de rue, pour des raisons plus politiques qu'artistiques. Pendant les années 70, il participe au mouvement du free-jazz auprès de son professeur de trompette Bernard Vitet. Au début des années 80, il entame son travail en l'espace libre avec Sirène, concert de port à Saint-Nazaire, puis avec, en 1983, Faux-Vent, premier concert octophonique pour sons en mouvements, à l'invitation de Lieux publics nouvellement créé.

Décor Sonore

En 1985, Pierre Sauvageot s'associe avec Michel Risse pour créer Décor sonore, outil de réalisation unique. Au-delà de la codirection artistique, il assume la production et l'administration de cette structure qui servira de cadre à la création de nombreux spectacles et réalisations musicales :

1989 : Toussaint Louverture, 1990 : Ballet mécanique, 1992 : Grand Mix, 1994 : Des corps sonores, 1997-1999 : direction du final du

spectacle Transhumance de la compagnie Oposito, 1998 : la Petite Bande passante, 2000 : SIVOX.

L'aventure marseillaise

En 1997, Pierre Sauvageot crée *Allegro Barbaro*, dans le cadre des Parcours d'artistes de Lieux publics. Cet orchestre symphonique de ville réunit une centaine de musiciens, mélange instruments traditionnels et objets sonores urbains et parcourt la cité en faisant résonner places, friches ou marchés avec cinq chefs d'orchestre qui réinventent la partition par leur langage de signes. En 1999, *l'Allegro Barbaro* donne avec Lieux publics son *Concertomnibus en 8 stations* à travers Marseille, duo avec paquebot, casse automobile dans un parking souterrain, concert de plage à Corbières, sons ferroviaires à la Gare Saint-Charles.

Lieux publics, une direction artistique

Nommé à la direction de Lieux publics en 2001, Pierre Sauvageot imprime une signature singulière aux projets du centre national. Dès son arrivée en 2001, il met en place le dispositif de recherche Remue-ménages qui chaque année accompagne les projets de cinq artistes ou compagnies dès leur genèse. Pierre Sauvageot

invente également Sirènes et midi net en 2003. Pendant 15 ans, ces occupations poétiques du parvis de l'Opéra de Marseille chaque premier mercredi du mois ont permis à une compagnie de jouer avec ce signal sonore urbain



Les créations de Pierre Sauvageot

En parallèle de la direction de Lieux publics, Pierre Sauvageot continue ses projets artistiques, Télérama le définit comme "un accoucheur d'idées folles" et "un compositeur inspiré".

En 2002, il crée le *Concert de public*. Cette création hors-norme, qui propose à un public de se transformer en orchestre sous la direction de 4 chefs d'orchestre, est toujours présente dans les festivals internationaux.

Il continue son travail de compositeur avec les créations de la chorégraphe Jany Jérémie : *J'voudrais être blanche* (2004), *Parade* (2005), *Kiosque nègre* (2006).

En septembre 2006, création d'*oXc* (Odysée), opéra urbain et méditerranéen. Pour faire

revivre dans la ville d'aujourd'hui la mythologie homérique, Pierre Sauvageot a fait appel à plusieurs solistes singuliers, et à des moyens technologiques à la dimension d'une grande place publique susceptible d'accueillir 5000 personnes.

En 2010, Pierre Sauvageot inaugure une nouvelle étape de son travail avec *Champ harmonique* : marche symphonique pour 500 instruments éoliens et public en mouvement.

En 2013, Pierre Sauvageot crée *Igor hagard*, un sacre ferroviaire : une réorchestration de l'œuvre d'Igor Stravinsky *Le Sacre du printemps*. La partition originale est respectée, mais tous les instruments de l'orchestre symphonique ont été remplacés par des sons de l'ailleurs : rumeurs ferroviaires, signaux sonores, vagues et mouettes, instruments extra-européens, gouttes et tonnerre, paroles polyglottes, touches radiophoniques...

En 2017, création de *Grand Ensemble*, dialogue entre un immeuble et un orchestre symphonique. Ce concert vertical pour un immeuble et ses habitants est une sorte de puzzle sonore cher à Georges Perec et à son roman *La Vie mode d'emploi* : un immeuble, des balcons, des escaliers, des antennes paraboliques, du linge aux fenêtres, des vélos d'enfants.

En 2020, Pierre Sauvageot se lance dans la création d'un nouveau projet, qui a pour nom de code *Watermusic*. Pour cette création, il se plonge dans un contexte d'écoute inédit et explore le concert subaquatique.

www.lieuxpublics.com

COLLECTIF BALLEPERDUE / MARLENE LLOP

I'm not Giselle Carter

L'Usine présente les premières de *I'm not Giselle Carter* de Marlène Llop, metteuse en scène du collectif toulousain BallePerdue. Depuis 2016, elle invente de nouvelles écritures pour l'espace public en se jouant des codes du dedans et du dehors et en ancrant un théâtre hybride au cœur des paysages urbains.

Sur un terrain, non loin de nulle-part, la mort de Beyoncé tombe du ciel. Commence une série de prodiges et de miracles. Une traversée de théorèmes surnaturels proche du conte urbain.

Entre installation, danse, concert et performance, vous êtes invité·es à glisser sur un monde habité d'étranges présences, d'apparitions nocturnes : une procession, une voiture ovni, des fantômes, un prêche sur un stabat mater, une pluie magique, un trou noir... Autant de figures subliminales qui forgent une odyssée poétique de notre espace mental. Marlène Llop, metteuse en scène du collectif toulousain, porte ici un questionnement sur nos superstitions, notre rapport aux icônes 2.0. Car aujourd'hui, dans cette somme astronomique d'images, on ne voit plus rien... qu'un halo lumineux.

+ + + Curieux·ses de participer à un spectacle près de chez vous aux côtés d'une compagnie professionnelle ? BallePerdue recherche des volontaires de tous âges et horizons pour rejoindre cette création. Renseignements auprès de Lola Pivet - lola@lusine.net



©BallePerdue

COLLECTIF BALLEPERDUE

MARLENE LLOP

I'm not Giselle Carter

vendredi 17 et samedi 18 juin 2022

à l'Usine

en extérieur

durée : en cours – à partir de 14 ans

tarifs : 3€ / 5€ / 10€

sur réservation : www.lusine.net

COLLECTIF BALLEPERDUE / MARLENE LLOP



©BallePerdue

Le collectif toulousain rassemble une équipe de six personnalités pluridisciplinaires autour de la metteuse en scène Marlène Llop. Ensemble, ils partitionnent textes fragmentaires, musique live et images vivantes tout en s'affranchissant des frontières entre boîte noire et paysage. L'Usine s'engage en tant que producteur délégué auprès d'artistes qui incarnent une nouvelle écriture des arts de la rue. Elle accompagne ainsi le Collectif BallePerdue depuis 2016. Marlène Llop est artiste associée au Cratère, la Scène nationale d'Alès depuis 2022.

MARLÈNE LLOP

Mise en scène, Orchestration

A étudié la sociologie, les arts du spectacle et la mise en scène.

En 2015, elle sort de le FAI-AR (formation supérieure d'art en espace public). Elle défend une mise en scène de la parole et orchestre des partitions où se répondent texte, langue, musique live qu'elle fait dialoguer avec des images vivantes - présences oniriques et personnages fantomatiques.

Sensible à la poésie et à la plasticité des lieux, elle contextualise ses propositions dans des espaces repérés et choisis. Soucieuse de l'importance d'aborder des textes dans l'espace public et de faire tanguer la frontière dedans-dehors, salle-paysage, boîte noire-ciel ouvert, sa recherche se fixe sur la porosité des codes et de leurs ambiguïtés. Elle est animée par l'énergie de Dieudonné Niangouna, l'écriture de Rodrigo Garcia, l'esthétique d'un Castellucci, la précision de Jean Paul Delore, le flow de Kate Tempest.

MANU BERK

Écritures et images critiques

Diplômé d'un master en esthétique et des beaux-arts, Manu Berk s'anime autour de recherches visuelles et théoriques. Reliant le dessin à l'écriture, il ne cesse de trouver l'équilibre de l'un l'autre.

Habité par l'esprit contestataire, il s'agite dans le collectif autour du verbe : subvertir. Auteur de diverses analyses autour de l'art urbain (The Wa/ Arte creative/ Julien Fargetton), il « écrit maintenant des textes pour le théâtre. Il participe également diverses contributions (fanzines / éditos / expos / sites...).

Gribouilleur intempestif, lecteur boulimique, boxeur rachitique et non violent, Manu Berk cherche la bagarre entre l'image et les mots.

manuberk.fr

ENTRETIEN

Marlène Llop et Manu Berk

**Résidence de création *I'm not Giselle Carter*
à l'Usine en mai 2020**

Après deux créations autour d'une parole politique et sociale (*Asile Club* et *Gora ! un selfie au milieu des sioux*) vous souhaitez donner plus d'espace à la fiction, voire même aller vous frotter du côté du rêve et de l'onirisme.

Quelle histoire allez-vous raconter dans ce nouveau projet ? Vous évoquez l'influence du réalisateur David Lynch, souhaitez-vous lui emprunter cette forme fragmentaire ?

Marlène Llop : Certes, on voudrait se rapprocher de la fiction, donner une plus grande place aux images, aux visions, au paysage.

Mais parler de fiction ne nous éloigne pas pour autant du social-politique. Vue la situation qu'on traverse, on peut évidemment dire que la fiction, voire même la science-fiction, a largement rattrapé la réalité ou inversement. De quelle réalité parle-t-on ? De quelle fiction ? On ne sait plus aujourd'hui.

Il est peut-être trop tôt pour parler de cette histoire, on peut juste s'avancer en vous disant qu'il s'agira sûrement d'une histoire de croyances au sens pluriel du terme et s'inviter sur le dilemme sacré-profane. Des grandes religions à Youtube, de la Vierge Marie à Beyoncé, des fantômes aux dames blanches, des rumeurs aux légendes urbaines, des prophéties à la collapsologie, de l'art au foot, nous voudrions proposer un contre-monde fait de parallèle, de magie et de simulacre, imaginer des mythologies

peuplées d'apparitions nocturnes, renouer le dialogue avec le sens surnaturel des lieux.

Manu Berk : Oui David Lynch, on ne comprend pas tout mais on reste scotché. On n'est pas loin du démiurge. On aimerait lui voler sa capacité à nous faire basculer dans un monde de signes, de double-jeu, de narration fragmentaire, d'étranges méditations comme il le dirait.

La place de l'image a toujours été très présente dans vos projets. Vous souhaitez la renforcer dans cette création. Cette compilation d'images va-t-elle uniquement servir d'esthétique, de décor à la fiction, ou va-t-elle être au service d'un propos ? Si oui, le ou lesquels ?

M.L. : L'image n'est pas décorative pour nous, on essaie d'être soucieux du détail, du paysage jusqu'aux baskets, tout est signe, et tout participe à l'histoire. On est attentif à l'univers des clips, des séries, du cinéma, des plasticiens qui influencent notre esthétique. On défend des écritures plurielles que l'on contextualise dans des espaces choisis et repérés, espaces qui participent à l'univers de la proposition, à son récit.

Ici, on a envie d'approfondir le cheminement (sorte de prélude) qui a été amorcé dans *Asile Club* et *Gora*, qui pose de suite un climat, une ambiance. Comment ces images accueillent un public, le fait basculer dans un monde, le fait cheminer ?

Elles sont incarnées par des participant·es pour composer des tableaux vivants, des actions, des présences plus ou moins subliminales. Ici, l'intention est qu'elles prennent le pas sur le texte, qu'elles puissent raconter ou se substituer à la parole. Le texte sera bien sûr présent mais il sera appréhendé dans une approche plus visuelle (projection, voix off, sous-titre...).

Pour poursuivre autour de l'image, et parce que vous parlez aussi dans vos intentions de simulacre, cela m'évoque les réflexions de Jean Baudrillard dans son livre *Simulacres et simulations*, paru en 1981. Pour lui, toute distinction entre réalité et imaginaire s'annule dans un monde rempli de technologies. C'est le simulacre qui serait vrai, réel. Et le réel, confondu avec le virtuel, aurait disparu. Que vous inspire ces hypothèses ?

MB : Je suis entièrement d'accord avec Baudrillard, là-dessus. Ces théories sont toujours agréables à lire, stimulantes pour l'imagination. À une chose près, la disparition du réel me fait toujours rire, car pour l'instant c'est lui qui a disparu (rires). Ce qu'il prédisait à son époque se réalise totalement aujourd'hui, on cite très souvent *1984* d'Orwell, ou Huxley, mais c'est clair que Baudrillard a anticipé quelques précipitations : qu'aurait-il dit du pangolin, du confinement, du télétravail, de Zoom et autres applications de surveillance généralisée, de la surconsommation ? Bref, je crois qu'il serait mort une deuxième fois. Le village global a tué le village. Tout ressemble à une grande boutique de souvenirs, tout se folklorise, on est sous une

immense cloche de verre que l'on a plus qu'à secouer pour voir tomber la neige.

Puis quand on prend le retour du réel dans la gueule, on le trouve violent, il jaillit d'un seul coup : attentats, populisme, terrorisme, émeutes, pandémies.

Dans *Gora !*, une phrase revient comme un mantra : « J'ai peur de mourir avec des oreilles de Mickey ».

Soit on se dit que tout est foutu, soit on se doit de continuer le travail poétique, saboter les théorèmes faire jaillir les fantômes, les esprits, les dames blanches, les zombies, les labyrinthes, ouvrir les portes de l'enfer par nous-mêmes et pas attendre que quelqu'un vienne les ouvrir pour nous.

En quoi la figure de la pop star, et tout particulièrement celle de Giselle Carter (alias Beyoncé), puisqu'elle donne pour le moment son nom à la pièce, nourrit-elle vos réflexions ? Que vient-elle incarner pour vous ?

MB : Les pop stars sont les icônes d'aujourd'hui qui comptent plus de fidèles ou de followers que les églises. Les réseaux sociaux contribuent à l'évangélisation et nourrissent notre réalité. Il nous semble que nous sommes là aussi dans un registre de croyance. Les plasticiens se sont depuis longtemps amusés de cette question, d'Andreas Serrano à David LaChapelle en passant par Pierre et Gilles. Que provoque la mort de Dieu, que provoquera la mort de Beyoncé ? De Dieu à Beyoncé, on est dans « l'accumulation de spectacles » et de richesses, pour parler comme Debord. C'est pas nouveau, la puissance de l'art au service des idéologies, c'est la même machinerie

que les croisades en plus sexy, en plus glamour.

ML : On n'est pas dupe, on a bien saisi l'enjeu du « rêve américain ». Mais nous nous en servons pour poser un contexte de rêve, de croyance, de mythologie sans jugements ni critiques. On est nous-même fascinés par Beyoncé et son industrie, ces clips, sa puissance et sa chanson don't hurt yourself. Pour les jeunes c'est déjà le Moyen-âge, mais nous, elle a notre âge ! Mais restons lucides, on ne fera jamais de Tournefeuille un Super-Bowl ou un Coachella !

Nous traversons une période très particulière où la médiatisation est omniprésente, l'espace public restreint. En quoi cette crise vient alimenter vos réflexions d'une part sur les images et le numérique et d'autre part sur l'art en espace public ?

ML : C'est difficile de répondre sans enfoncer des portes ouvertes.

L'info-bésité, l'hystérie des images, vidéos, commentaires nous a souvent donné envie de contempler le silence.

J'ai été sensible aux photos « de la semaine en images » proposée par des journaux. Ça amène la question du choix d'une image par jour qui doit raconter ou se substituer à une information ou un discours. Certaines d'entre elles sont inspirantes, comme celle d'un curé qui baptise avec un pistolet à eau bénite, figures qui auraient sa place dans cette création !

C'est marrant de voir que de grands metteurs en scène semblent découvrir les vertus de l'espace public ! Aujourd'hui, il me semble encore plus urgent de défendre notre spécificité comme acte de rencontre, faire se côtoyer l'intime, le politique, le social, et s'interroger sur les enjeux urbanistiques et écologiques même si les mesures de distanciation et le tout sécuritaire sont inquiétants pour l'avenir.

MB : Sur ce point, il faudrait en débattre avec les artistes de rue chinois !

le 26.05.20

L'Usine



©Erik Damiano

L'Usine reçoit le label Centre national des arts de la rue et de l'espace public en 2016.

Accompagnée par le Ministère de la Culture, la Région Occitanie, le Conseil Départemental de la Haute-Garonne, Toulouse Métropole et la Ville de Tournefeuille, l'Usine inscrit son projet artistique et culturel à l'échelle des 37 communes de la métropole toulousaine.

Parmi les 14 CNAREP en France, l'Usine puise sa singularité dans la présence de trois compagnies : **La Machine**, **La Ménagerie**, **Le PHUN** et du bureau de production **Les Thérèses**. Des liens artistiques se tissent ainsi, propices à des rencontres et à de futures collaborations, entre les compagnies permanentes et celles qui sont invitées ponctuellement. Ce projet fédère ainsi près d'une soixantaine de salarié·es qui oeuvrent au quotidien au rayonnement des arts de la rue, aux côtés des spectateur·trices et des professionnel·les du secteur.

www.lusine.net

Une histoire qui remonte à plus de 30 ans lorsqu'en 1986 des artistes se rassemblent autour d'un lieu pour créer des spectacles et mettre en commun leurs savoir-faire. En 30 ans, ce lieu de création partagé a investi trois sites, passant du squat à une location classique, puis à la construction et à la mise à disposition d'un espace de 3500m² par Toulouse Métropole.

Attachée aux nouvelles écritures contemporaines, au décloisonnement des champs artistiques et aux formes transversales et hybrides, l'Usine tente de faire porter un autre regard sur le quotidien en interrogeant la ville et l'espace urbain à travers une programmation éclectique et pluridisciplinaire.

Les projets soutenus par l'Usine engagent donc une programmation nomade qui se déploie à l'Usine, à Toulouse et sur toute la métropole périurbaine. Elle invite le plus grand nombre à redécouvrir les espaces et questionner ce qui fait commun aujourd'hui : places, rues, chemins, parcs, cours, parkings, granges, lacs, friches... des scènes théâtrales qui s'ouvrent au paysage et qui s'installent près des publics.

À cette diversité des lieux de représentation s'ajoute celle des genres artistiques : théâtre, danse, cirque, musique... et des formes : intimes, monumentales, déambulatoires, performatives...

Aventures participatives, projets d'infusion, laboratoires d'expérimentation, éducation artistique et culturelle, en milieu scolaire et hors scolaire, autant d'actions qui favorisent la rencontre et permettent l'accès à toutes et à tous aux œuvres.

l'Usine

Centre national des arts de la rue et de l'espace public
Tournefeuille / Toulouse Métropole

l'Usine – Centre national des arts de la rue et de l'espace public
(Tournefeuille / Toulouse Métropole)
6 impasse Marcel Paul - ZI Pahin - 31170 Tournefeuille
T. 05 61 07 45 18
www.lusine.net - lusine@lusine.net



toulouse
métropole



Ville de
Tournefeuille

Contact presse : Céline Blanché- celine@lusine.net – 06 76 62 29 40